

LETTRES, THÉÂTRE, SCIENCES ET ARTS

La littérature française
en Belgique

VI

M. Georges Virrès

Georges Virrès est un pseudonyme de lettres. Il désigne un conteur et un romancier qui, dans le civil, si je puis m'exprimer ainsi, régresse, transparent pour tous en Belgique, l'honorable bourgmestre de Lummen-en-Campine, M. Georges Briers. Cette Campine de garrigues, de marais, de bois sauvages et de bruyères où Georges Ekhoud a situé quelques-unes de ses plus puissantes évocations rustiques, est un pays d'une admirable mélancolie et d'une grandeur tragique. Là, vivent et peinent des rustres taciturnes et que l'on dirait taillés en plein cœur de rouvre. Or, M. Georges Virrès qui habite, à bas, un vieux burg à donjon et aux pignons à redans bâti peut-être par le seigneur de la Marek, a occupé, à l'Académie de langue et de littérature françaises, le fauteuil laissé vacant par le mort de Georges Ekhoud.

Le père de *Kees Doorik* et des *Fusillés de Malines* ne pouvait avoir de successeur qui demeurât plus près de ses affections et de son idéal humanitaire que le continuateur original des grands drames de la terre flamande et des acteurs emportés des rouges jacqueries.

Comme Ekhoud, M. Georges Virrès a fait, dans la majeure part de son œuvre, la glorification des paysans de la West-Flandre. Cela dès ses débuts en littérature, alors que l'on commençait de remarquer ce nom mêlé à la *Lutte* de M. Georges Ramaekers, au *Spectateur catholique* de M. Edmond de Bruyne, surtout à *Durandol* de l'accusé-ant abbé Merlier. Là, se manifestaient, sans intransigences, les activités intellectuelles et parfois combatives d'une jeunesse à l'éclectisme étendu et compréhensif. Que M. Georges Virrès s'enrolât parmi elle indiquait peut-être assez qu'il n'entendait pas continuer l'œuvre de son grand aîné dans le même sens d'action ni de conclusion. Il s'arrêtait au bord de cette compassion inquiétante, quoique saine, pour toutes les déchéances et s'adonnait pas la même attitude rebelle et contemptue à l'endroit des préjugés sociaux ou des hypocrisies courantes.

Il ne réproche pas, parce qu'il n'ignore pas que tout ce qui est humain et vrai appartient au psychologue. Mais lui-même, dans les rivalités sanglantes des paroisses, dans les épisodes passionnels qui incendient la bruyère ardente des forêts, dans les terreurs qui assaillent la paix sommeillante des villages, les vaines superstitions ou les luxures qui semblent, certains soirs, rôder de l'enfer pour posséder les âmes, il cherche la survivance d'un paganisme mal dompté et l'influence occulte qu'exerce sur l'individu l'ambiance chargée de mystère et de sollicitations. Pouvoir des forces subconscientes qui bouleversent la volonté et la dominent et libèrent de leur étouffement de vieux instincts oubliés ! Aux gestes qui font dévier les parois vers la révolte et les maudits vers plus d'amoralisme, il n'est pas besoin de fatalité ou de revanche sourde contre la société, quand la seule tyrannie de la glèbe suffit à expliquer les tares comme les vertus paysannes.

En pleine terre, la *Bruyère ardente*, l'inconnu tragique (ce dernier livre ou texte souligné par les dessins crucifiants de l'admirable, émouvant et ingénieux François Beauq) sont précisément les titres des premiers recueils de nouvelles ou des premiers romans de M. Georges Virrès. Des terribles à l'aspect bonasse et lent, mais têtus et rancuniers, qui peuplent les austères paysages de la Campine, M. Georges Virrès n'a point fait des êtres d'exception. Ils sont tels que Dieu les voulut et que les créés la nature. En leur âme obscure cohabitent, pour d'étranges accouplements et de violents contrastes, la bonté et la haine, la sauvagerie et la douceur, l'énergie et la faiblesse, le réalisme fougueux de la mysticité. Ensemble beauté et laidet ! Ces rustres trahissent, à l'observation, des visages singulièrement révélateurs des soucis quotidiens, d'un âpre destin et d'une conscience primaire. Plus rarement de misère morale.

Ils n'en sont pas moins extraits, vivants et sensibles, de l'argile natale et transportés sans surcharge, avec leur vérité brutale et leur simplicité, dans la littérature. Vus avec indulgence et bonhomie d'ailleurs, voire avec une cordiale sympathie par quelqu'un qui, non content d'une documentation sommaire, a vécu de cette vie rustique chère à ses administrés et « mêlé, comme il l'a écrit quelque part, aux choses qui finissent et recommencent » selon le rythme successif des jours et des saisons.

Au surplus, je soupçonne personnages et caractères, et quelquefois l'affabulation même du récit, de n'être chez M. Georges Virrès que supports ou prétextes à l'hymne familier et jaillissant du terroir. Ses strophes alternées se composent de la grave rumeur des bois, du halètement des hommes et des bêtes au travail, de la respiration des fermes en sommeil, des bruits et des cris de la terre, des odeurs montées des labours et que le vent brasse et disperse au large de la plaine.

Les tableaux descriptifs, ainsi perpétuellement renouvelés par une sorte de contemplation amoureuse et parés d'une intense poésie, enveloppent également d'une atmosphère délicieusement surannée les *Gens de Tiest* et le *Cœur d'Inde*, le roman de la petite ville et le roman de la vie de château. Les gens de Tiest, tout le monde sait cela aujourd'hui en Belgique, ce sont les habitants de Tongres. Bonnes gens qui ressemblent aux braves bourgeois de partout : notables compassés, retraités manigancés, demoiselles à mitaines, dessinés d'un trait vif mais nullement caricatural, parce que l'ironie amusée de l'auteur devient, grâce à sa sensibilité, doucement émue comme un regard altéré sur un décor où persiste un souvenir d'enfance. Ainsi, M. Georges Virrès, même quand il analyse l'état d'âme d'un hobereau romantique et romantique aux vœux irrésolus, reste fidèle à sa méthode et au génie qui l'inspire : la Campine violente, toutes ses figures et toutes ses voix.

Même ce livre : *A côté de la guerre*, dicté par les événements, contient dans sa chronique au jour le jour quelques-unes des pages les plus pathétiques venues par un écrivain de terroir au culte des lieux sacrés et des arbres protecteurs des foyers.

Les Allemands massacraient les bois et défiguraient le pays. Le bourgmestre de Lummen, aussi bien que l'écrivain de la glèbe héroïque, refusa de s'associer à l'œuvre de destruction. Emmené en captivité jusqu'à Seneclager, un des camps de la mort, pendant dix mois que dura la détention, M. Georges Briers comme M. Georges Virrès, disparut sous un nouveau pseudonyme : *Die Monochel*. Ainsi le désignait-on en exil, à cause du caractère qu'il s'obstinait à garder, hautain et irréductible, malgré l'accoutrement dont on l'avait revêtu et malgré ses entrailles qui crient famine. Mais ceci est une autre histoire.

M. Georges Virrès est un grand écrivain régionaliste et un grand citoyen.

Léon Bocquet.